

FROISSART.

JACQUEMART D'ARTEVELT.

1337.

En ce temps avoit grande dissension entre le comte Louis de Flandre et les Flamands; car ils ne vouloient point obéir à lui, ni à peine s'osoit-il tenir en Flandre, fors à grand péril. Et avoit adonc à Gand un homme qui avoit été brasseur de miel¹; celui étoit entré en si grand fortune et en si grand grâce à tous les Flamands, que c'étoit tout fait et bien fait quand qu'il vouloit deviser et commander par tout Flandre, de l'un des côtés jusques à l'autre; et n'y avoit aucun, comme grand qu'il fût, qui de rien osât trépasser son commandement, ni contre dire. Il avoit toujours après lui, allant aval la ville de Gand, soixante ou quatre vingts varlets armés, entre lesquels il y en avoit deux ou trois qui savoient aucuns de leurs secrets; et quand il rencontroit un homme qu'il héoit² ou qu'il avoit en soupçon, il étoit tantôt tué; car il avoit commandé à ses secrets varlets et dit: « Sitôt que j'encontrerai un homme, et je vous fais un tel signe, si le tuez sans deport³, comme grand, ni comme haut qu'il soit, sans attendre aucune parole. » Ainsi avenoit souvent; et en fit en cette manière plusieurs grands maîtres tuer: par quoi il étoit si douté⁴ que nul n'osoit parler contre chose qu'il voulût faire, ni à peine penser de le contre dire. Et tantôt que ces soixante varlets l'avoient reconduit en son hôtel, chacun alloit dîner en sa maison; et sitôt après

1. *Brasseur de miel*, c'est-à-dire fabricant d'*hydromel*, boisson fort en vogue au moyen âge, dont le miel étoit la base. — 2. Haïssait. — 3. Délai. — 4. Redouté.

dîner ils revenoient devant son hôtel, et béoient¹ dans la rue, jusques adonc qu'il vouloit aller aval la rue, jouer et ébattre parmi la ville; et ainsi le conduisoient jusques au souper. Et sachez que chacun de ces soudoyés avoit chaque jour quatre compagnons ou gros de Flandre pour ses frais et pour ses gages; et les faisoient bien payer de semaine en semaine. Et aussi avoit-il, par toutes les villes de Flandre et les châtellenies, sergens et soudoyés à ses gages, pour faire tous ses commendemens, et épier s'il avoit nulle part personne qui fût rebelle à lui, ni qui dit ou informât aucun contre ses volontés. Et sitôt qu'il en savoit aucun en une ville, il ne cessoit jamais tant qu'il l'eût banni ou fait tuer sans deport; jà cil² ne s'en pût garder. Et mémement tous les plus puissans de Flandre, chevaliers, écuyers et les bourgeois des bonnes villes, qu'il pensoit qui fussent favorables au comte de Flandre en aucune manière, il les banissoit de Flandre, et levoit la moitié de leurs revenus, et laissoit l'autre moitié pour le douaire et le gouvernement de leurs femmes et de leurs enfants. Et ceux qui étoient ainsi bannis, desquels il étoit grand foison, se tenoient à Saint-Omer le plus, et les appeloit-on les avolés³ et les outre-avolés. Brièvement à parler, il n'y eust oncques en Flandre ni en autre pays duc, comte, prince ni autre qui pût avoir un pays si à sa volonté comme cil l'eût longuement; et étoit appelé Jaquemart Artevelle. Il faisoit lever les rentes, les tonnieux⁴, les vinages, les droitures et toutes les revenues que le comte devoit avoir et qui à lui appartenoient, quelque part que ce fût parmi Flandre, et toutes les maletôtes : si les dépenoit⁵ à sa volonté et en donnoit sans rendre aucun compte; et quand il vouloit dire que argent lui falloit, on l'en croyoit; et croire l'on convenoit, car nul n'osoit dire encontre, pour doute⁶ de perdre la vie : et quand il en vouloit emprunter de aucuns bourgeois sur son payement, il n'étoit nul qui lui osât escondire⁷ à prêter.

1. Flânaient. — 2. Cil, celui-ci. — 3. Venus de loin, réfugiés. — 4. Droit de tonlieu qui se payait au seigneur sur les marchandises. — 5. Dépensait. — 6. Crainte. — 7. Éconduire, refuser.

BATAILLE DE CASSEL.

1328.

Assez tôt après ce que ce roi Philippe fut couronné à Rains, il manda ses princes, ses barons et toutes ses gens d'armes, et alla atout¹ son pouvoir loger en la ville de Cassel pour guerroyer les Flamands, qui étoient rebelles à leur seigneur, mémement ceux de Bruges, d'Ipre et ceux du Franc; et ne vouloient obéir audit comte de Flandre, mais l'avoient enchassé; et ne pouvoit adonc nulle part demeurer en son pays, fors tant seulement à Gand, et encore assez eschagement². Si déconfit adonc le roi Philippe bien seize mille Flamands, qui avoient fait un capitaine qui s'appeloit Colin Denekins, hardi homme et outrageux durement; et avoient les dessusdits Flamands fait leur garnison de Cassel, au commandement et aux gages des villes de Flandre, pour garder ces frontières là en droit. Et vous dirai comment ces Flamands furent déconfits, et tout pour leur outrage.

Ils se partirent un jour, sur l'heure de souper, du mont de Cassel, en intention de déconfire le Roi et tout son ost³, et s'envinrent tout paisiblement, sans point de noise, ordonnés en trois batailles, desquelles l'une alla droit aux tentes du Roi, et eurent près surpris le Roi qui séoit à souper et toutes ses gens. L'autre bataille s'en alla droit aux tentes du roi de Behaigne⁴, et le trouvèrent près en tel point; et la tierce bataille s'en alla droit aux tentes du comte de Hainaut, et l'eurent aussi près surpris, et le hâtèrent si⁵ que à grand peine purent ses gens être armés, ni les gens monseigneur de Beaumont son frère. Ils vinrent tantôt ces trois batailles si paisiblement jusques aux tentes, que à grand meschef⁶ furent les seigneurs armés et leurs gens assemblés.

Et eussent tous les seigneurs et leurs gens été morts si Dieu ne les eût, ainsi comme par droit de miracle, secourus et aidés; mais, par la grâce et la volonté de Dieu, chacun de ces seigneurs déconfit

1. Avec tout. — 2. Médiocrement. — 3. Armée. — 4. Bohême. — 5. Présèrent tant. — 6. Peine.

sa bataille si entièrement, et tous à une heure et à un point, qu'onques de ces seize mille Flamands nul n'en échappa; et fut leur capitaine tué. Et si ne sut onques nul de ces seigneurs nouvelles l'un de l'autre, jusques adonc qu'ils eurent tout fait; et onques des seize mille Flamands qui morts y demeurèrent n'en recula un seul, que tous ne fussent morts et tués en trois monceaux l'un sur l'autre, sans issir¹ de la place là où chacune bataille commença, qui fut l'an de grâce mil trois cent vingt-huit, le jour de la Saint-Barthélemy. Adonc, après cette déconfiture, vinrent les François à Cassel et y mirent les bannières de France, et se rendit la ville au Roi; et puis Poperingue, et après Ipres, et tous ceux de la châtellenie de Bergues, et ceux de Bruges en suivant; et reçurent le comte Louis, leur seigneur, amiablement adonc et paisiblement, et lui jurèrent foi et loyauté à toujours mais.

Quand le roi Philippe de France eut remis le comte de Flandre en son pays, et que tous lui eurent juré féauté et hommage, il départit ses gens, et retourna chacun en son lieu; et il même s'en vint en France et séjourner à Paris et là environ. Si fut durement prisé et honoré de cette emprise² qu'il avoit faite sur les Flamands, et aussi du beau service qu'il avoit fait au comte Louis, son cousin. Si demeura en grand honneur, et accrut grandement l'état royal, et n'y avoit onques mais eu en France Roi, si comme on disoit, qui eût tenu l'État pareil au roi Philippe; et faisoit faire tournois, joutes et ébatements moult et à grand plenté.

1. Sortir. — 2. Entreprise.

PHILIPPE DE COMINES.

PORTRAIT DE LOUIS XI.

Entre tous ceux que j'ay jamais congnyus, plus sage pour soy tirer d'un mauvais pas, en ce temps d'adversité, c'estoit le Roy Louis Onzième nostre maistre, le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui luy pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'estre refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner : mais y continuoit, en luy promettant largement et donnant par effect argent et estats qu'il congnoissoit lui plaire. Et quant à ceux qu'il avoit chassés et déboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher, quand il en avoit besoin, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tous grands qui se pouvoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, n'y s'enquist de tant de choses comme il faisoit, ne qui voulust jamais congnoistre tant de gens; car aussi véritablement il congnoissoit toutes gens d'autorité et de valeur qui estoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et ès seigneuries du duc de Bourgogne, et en Bretagne, ainsi comme il faisoit ses subjects. En ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé cy-dessus, luy ont sauvé la couronne, veu les ennemis qu'il s'estoit luy mesme acquis à son advenement au royaume. Mais surtout luy a servi la grande largesse : car ainsi comme sagement il conduisoit l'adversité, à l'opposite de ce qu'il cuidoit estre à seur, ou seulement en une tresve se mettoit à mécontenter les gens par petits moyens qui peu lui servoient et à grand peine pouvoit endurer paix. Il étoit leger à parler des gens, et aussi tost en leur presence qu'en leur absence,

sauf de ceux qu'il craignoit, qui estoit beaucoup; car il estoit assez craintif de sa propre nature. Et quand pour parler il avoit reçu quelque dommage, ou en avoit suspicion, et le vouloit réparer, il usoit de ceste parole au personnage propre : « Je scay bien que ma langue m'a porté grand dommage, aussi m'a elle fait quelques fois du plaisir beaucoup : toutes-fois c'est raison que je repare l'amende. » Et n'usoit point de ses privées paroles qu'il ne feist quelque bien au personnage à qui il parloit et n'en faisoit nuls petits. Encore fait Dieu grand grâce à un prince quand il sçait bien et mal, et par especial quand le bien précède comme au Roy nostre maistre dessusdict. Mais à mon avis que le travail qu'il eut en sa jeunesse quand il fut fugitif de son père et fuit sous le duc Philippe de Bourgogne, où il fut six ans, luy valut beaucoup, car il fut contrainct de complaire à ceux dont il avoit besoing : et ce bien (qui n'est pas petit) lui aprint adversité.

JACQUES AMYOT.

LE REGNE DE NUMA.

Ayant donques Numa fait ces choses à son entrée, pour toujours gaigner de plus en plus l'amour et la bienveillance du peuple, il commença incontinent à tâcher d'amollir et adoucir, ne plus ne moins qu'un fer, sa ville, en la rendant, au lieu de rude, àpre et belliqueuse qu'elle étoit, plus douce et plus juste. Car sans point de doute, elle étoit proprement ce que Platon appelle une ville bouillante, ayant premièrement été fondée par hommes les plus courageux et les plus belliqueux du monde qui, de tous côtés, avec une audace désespérée, s'étoient illec¹ jetés et assemblés : et depuis s'étoit accrue et fortifiée par armes et guerres continuelles, tout ainsi que les pilotis que l'on fiche dedans terre, plus on les secoue et plus on les affermit et les fait-on entrer plus avant. Parquoi Numa, pensant bien que ce n'étoit pas petite ne légère entreprise, que de vouloir adoucir et ranger à vie pacifique un peuple si haut à la main, si fier et si farouche, il se servit de l'aide des dieux, amollissant petit à petit et attiédissant cette fierté de courage et cette ardeur de combattre, par sacrifices, fêtes, danses et processions ordinaires qu'il célébroit lui-même....

Tant étoient, dit-il, toutes occasions de guerre et partout éteintes et amorties : à cause que, non-seulement à Rome, le peuple se trouva amolli et adouci par l'exemple de la justice, clémence et bonté du roi, mais aussi aux villes d'alenviron commença une merveilleuse mutation de mœurs, ne plus ne moins que si c'eût été quelque douce haleine d'un vent salubre et gracieux qui leur eût

1. Là.

soufflé du côté de Rome pour les rafraîchir ; et se coula tout doucement ès cœurs des hommes un désir de vivre en paix, de labourer la terre, d'élever des enfants en repos et tranquillité, et de servir et honorer les dieux : de manière que par toute l'Italie n'y avoit que fêtes, jeux, sacrifices et banquets. Les peuples hantoient et trafiquoient les uns avec les autres sans crainte ne danger, et s'entrevisitoient en toute cordiale hospitalité, comme si la sapience de Numa eût été une vive source de toutes bonnes et honnêtes choses, de laquelle plusieurs ruisseaux se fussent dérivés pour arroser l'Italie, et que la tranquillité de sa prudence se fût de main en main communiquée à tout le monde.

THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

Le prince de Condé, voyant Paris saisi par les ennemis, et n'ayant de force que trois cents gentilshommes et autant de soldats, quelques escoliers et bourgeois sans expérience, qui n'étoient pas pour résister aux moines seulement ; d'ailleurs voyant déclarer contre lui le parlement, la maison de ville, l'Université (tous lesquels avec le clergé constituent la ville), il se fallut résoudre à quitter Paris. D'autre côté s'estoient assemblez à Chatillon-sur-Loing, près l'amiral de Coligny, le cardinal et Dandelot ses frères, Senlis, Boucard, Bricquemault et autres, pour le presser de monter à cheval. Ce vieil capitaine trouvoit le passage de ce Rubicon si dangereux, qu'ayant par deux jours contesté contre cette compagnie et, par doctes et spécieuses raisons, rembarré leur violence et les avoir estonnez de ses craintes, il n'y avoit comme plus d'espérance de l'es-mouvoir, quand il arriva ce que je veux donner à la postérité, non comme un intermède¹ de fables bien séantes aux poètes seulement, mais comme une histoire que j'ai apprize de ceux qui estoient de la partie. Ce notable seigneur, deux heures après avoir donné le bonsoir à sa femme, fut resveillé par les chauds soupirs et sanglots qu'elle jettoit. Il se tourna vers elle, et, après quelques propos, il lui donna occasion de parler ainsi :

« C'est à grand regret, monsieur, que je trouble vostre repos par mes inquiétudes. Mais, estant les membres de Christ déchirez comme ils sont, et nous de ce corps, quelle partie peut demeurer insensible ? Vous, monsieur, n'avez pas moins de sentiment, mais plus de force à le cacher. Trouverez-vous mauvais de votre fidèle

1. Divertissement en façon d'intermède.

moitié, si, avec plus de franchise que de respect, elle coule ses pleurs et ses pensées dans votre sein? Nous sommes ici couchés en délices, et les corps de nos frères, chair de nostre chair et os de nos os, sont, les uns dans les cachots, les autres par les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Ce lit m'est un tombeau, puisqu'ils n'ont pas de tombeaux. Ces linceux me reprochent qu'ils ne sont pas ensevelis. Je remémorois ici les prudents discours desquels vous fermez la bouche à messieurs vos frères; leur voulez-vous aussi arracher le cœur et les faire demeurer sans courage comme sans réponse? Je tremble de peur que telle prudence soit des enfants du siècle, et qu'estre tant sage pour les hommes ne soit pas estre sage à Dieu, qui vous a donné la science de capitaine. Pouvez-vous en conscience en refuser l'usage à ses enfants? Vous m'avez advoué qu'elle vous resveilloit quelques fois: elle est le truchement¹ de Dieu. Craignez-vous que Dieu vous fasse coupable en le suivant? L'épée de chevalier que vous portez est-elle pour opprimer les affligés ou pour les arracher des ongles des tyrans? Vous avez confessé la justice des armes contre eux; pourroit bien votre cœur quitter l'amour du droict pour la crainte du succès? C'est Dieu qui osta le sens à ceux qui lui résistèrent sous couleur d'espargner le sang. Il sait sauver l'âme qui se veut perdre et perdre l'âme qui se veut garder. Monsieur, j'ai sur le cœur tant de sang versé des nôtres. Ce sang et votre femme crient au ciel vers Dieu, et en ce lit contre vous: que vous serez meurtrier de ceux que vous n'empêchez point d'estre meurtris.»

L'admiral respond: «Puisque je n'ai rien profité par mes raisonnements de ce soir sur la vanité des esmeutes populaires, la douteuse entrée dans un parti non formé, les difficiles commencements, non contre la monarchie, mais contre les possesseurs d'un estat qui a ses racines envieillies; tant de gens intéressez à sa manutention, mais nulles attaques par dehors, générale paix, nouvelle et en sa première fleur, et, qui pis est, faicte entre les voisins conjurez et faicte exprès à nostre ruine, puisque les défections nouvelles du roi de Navarre et du connestable, tant de force du costé des ennemis, tant de faiblesse du nostre, ne vous peuvent arrester; mettez la main

1. La voix, l'interprète.

sur votre sein, sondez à bon escient vostre constance, si elle pourra digérer les déroutes générales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches que font ordinairement les peuples quand ils jugent les causes par les mauvais succès, les trahisons des vôtres, la fuite, l'exil en pays estrangers; là les chocquements des Anglois, les querelles des Allemands, vostre honte, vostre nudité, vostre faim, et, qui est plus dur, celle de vos enfants. Tâchez encore, si vous pouvez supporter vostre mort par un bourreau, après avoir veu vostre mari traîné et exposé à l'ignominie du vulgaire, et pour fin vos enfants infâmes, valets de vos ennemis accreus par la guerre et triomphants de vos labeurs. Je vous donne trois semaines pour vous éprouver, et quand vous serez à bon escient fortifiée contre tels accidents, je m'en irai périr avec vous et avec nos amis.» L'admirale répliqua: «Ces trois semaines sont achevées; vous ne serez jamais vaincu par la vertu de vos ennemis. Usez de la vôtre, et ne mettez point sur vostre teste les morts de trois semaines, je vous somme au nom de Dieu de ne nous frauder plus, ou je serai témoin contre vous en son jugement.»

D'un organe bien aimé et d'une probité éprouvée, les suasions¹ furent si violentes, qu'elles mirent l'admiral à cheval pour aller trouver le prince de Condé et aultres principaux chefs du parti du prince à Meaux.

1. Persuasions.